

LES achriens de Paris ont souvent de mauvais souvenirs de la province, et certaines inquiétudes quant à la vie de province, mais, me semble-t-il, peu d'agressivité à l'égard des achriens de province ; ou du moins cette agressivité, si tant est qu'elle existe, ce dont je ne suis pas sûr, est-elle fort discrète, mal assumée et comme honteuse : elle n'ose pas dire son nom. Tandis que beaucoup d'achriens de province, eux, ne se croient tenus à aucune mesure quand il s'agit d'insulter les Parisiens et leurs caractéristiques supposées.

Je laisse de côté l'injure du bon Duvert (Tony) qui, entre autres gracieusetés de la lettre qu'on a dû vous servir récemment, me traite de « *nullasse bien parisienne* ». Le premier terme est ici, sans doute, plus intéressant que les suivants. Le féminin fait tellement horreur à Duvert qu'il lui vient naturellement sous la plume quand il s'agit de salir à tous vents. Mais, comme tout son texte, ces mots-là, par le choix qu'il a fait d'eux, parlent plus de lui-même et de son état mental actuel que de moi et de la réalité. Reste que l'accusation de « *parisianisme* » est causée faire mouche à tout coup.

S'adressant à moi, elle fait plutôt rire mes amis, qui savent bien que je ne fréquente pas d'autre salon littéraire que le premier étage du Sling. Je ne suis d'ailleurs pas certain qu'il en existe à part celui-là, et je commence à soupçonner que les salons littéraires « *bien parisiens* » sont un fantôme qui ne sévit plus qu'à Villefranche-de-Rouergue. Mais le premier étage du Sling, justement, suscite couramment l'ire des provinciaux, qui ne se privent pour autant d'y accourir dès leur première soirée parisienne.

La frime

Il n'est pas le seul. Voyez le courrier de *Gai Pied*. On n'y compte plus les lettres débordant d'une animosité violente envers les mœurs parisiennes : généralement au nom du bon sens, de la simplicité, toutes valeurs néo-poujadistes plutôt suspectes ; ou bien c'est du haut de son bonheur agressivement proclamé que s'exprime le correspondant, dont dès lors sont peu compréhensibles les aigreurs (1).

L'autre soir, parmi les fastes un peu guindés du Central, se déchaînait un voyageur, fort *beurré*, j'imagine, ou *camé*, et d'autant plus sincère. Il prenait bruyamment à témoin un camarade à lui, qui n'en pouvait mais : « *Regarde-les, mais regarde-les, les Parisiennes* (cf. supra). *Toutes pareilles, rien que la frime, la frime, la frime...* »

Je ne suis parisien que d'épisodique adoption, j'ai vécu la vie de province et pratique avec plaisir, à l'occasion, les départements. Eh bien je me demande si les provinciaux sont tout à fait fondés à émettre d'aussi tumultueux reproches.

D'abord, des Parisiens, il y en a de toutes les espèces, comme de vies parisiennes, et chacun est à peu près libre de vivre à Paris comme à Vesoul ou à La Roche-sur-Yon, si tel est son idéal. Nul n'a jamais été contraint, que je sache, à passer ses après-midi à l'Aquatic Men's Club, ses dimanches au Palace ou ses nuits au BH. On peut aussi bien vivre en couple aux Buttes-Chaumont qu'à Vierzou, dans les Halles qu'à Montélimar, et beaucoup ne s'en privent pas. C'est même, par bien des côtés, plus facile : les voisins s'en soucient comme d'une guigne, et les familles ne sont pas si proches. Mais le couple, dit-on, est plus menacé à Paris qu'en province. C'est probablement vrai, mais s'il ne perdure, à Béziers, que faute d'alternative offerte à chacun de ses membres, ce n'est guère flatteur pour eux ni pour lui. « *Mon minou me l'égarde, parce que crois-moi qu'à Aubusson j'aurais pas été prêt d'm'en trouver un autre...* » Comme



L'inconnu, par Augustin Quesnel. Musée Crozatier, Le Puy.

Paris / Province

dit très justement Françoise d'Eaubonne au sujet de Françoise d'Oïto : « *Beurk...* ».

Un ami toulousain (c'est presque un pléonasmе, tellement les Toulousains ont mon cœur), un ami toulousain me disait, dans les débuts de son séjour à Paris, que les mecs n'y étaient « *pas simples* ». C'est une opinion très répandue. Elle me surprend toujours, parce qu'enfin les rapports achriens, et en tout cas les rencontres, m'ont l'air beaucoup moins simples à Limoges, à Dunkerque, à Rennes ou même à Toulouse qu'à Paris. Mes pires souvenirs de regards en coin, de tergiversations cafouilleuses, de temps perdu, de faux pré-noms, de fausses adresses et d'oubli total des épisodes de la nuit, et de mon existence même, lors de croisements fortuits le lendemain, ce n'est pas Saint-Germain-des-Prés qu'ils me montrent. En fait de pseudo-élégances para-cartiérisées, le Phébus de Montpellier, exemple entre cinquante, a tout de même quelques longueurs d'avance sur le Manhattan. Et puisque nous en sommes aux boîtes, celles de province, où tout le monde se connaît, où de petits groupes se complaisent à d'hebdomadaires sessions, ne me paraissent pas, dans l'ensemble, particulièrement accueillantes à l'inconnu de passage. Il y a d'heureuses exceptions.

Mais, sans doute, ce qui semble n'être « *pas simple* », c'est ce qui est simplement différent. La revendication volontiers amère de la « *simplicité* » de l'autre, elle est trop souvent une des formes de cette exigence abusive, qu'il soit pareil à vous, qu'il n'ait pas d'autres goûts que les vôtres, d'autres façons d'agir, d'autres pratiques sexuelles, d'autres mots.

Oublier Privas

Les achriens de province sont un peu ingrats. Car c'est de Paris que leur est venue, malgré tout, en majeure partie, la simplification croissante, et certes insuffisante encore, dont bénéficie leur vie sentimentale et sexuelle par rapport à l'autorité hinarce, à l'opinion publique, aux familles. Vous

qui faites deux cents kilomètres tous les samedis pour ne pas dragner dans votre propre ville, crainte d'y être reconnus, ne vous jugez pas si vite si supérieurs aux Parisiens. Ils ont témoigné souvent de plus de liberté d'attitude et de pensée, de plus de dignité dans l'affirmation de ce qu'ils sont, de plus d'obstination à être « *eux-mêmes* », selon une expression qui vous est chère (et qui mériterait une chronique à soi seule), de plus de franchise que vous. Nul ne saurait, bien sûr, vous reprocher la discrétion où vous êtes contraints. Mais il ne faudrait pas, non plus, l'ériger en modèle. On peut s'en plaindre, il n'y a pas de quoi s'en vanter.

Les achriens de Paris ont sans doute moins de mérite à leur courage que les autres. Du moins ont-ils eu, souvent, le courage de venir à Paris.

Des correspondants de province me demandent sans cesse si, à mon avis, ils doivent abandonner Roanne, quitter Tulle, oublier Privas. Je n'ai pas d'avis, et en aurais-je que je ne le donnerais pas. Ces responsabilités-là ne se prennent pas pour les autres.

Il n'y a pas de raison de laisser l'hinarce triomphante et sa terreur gluante régner sur les villes moyennes, sur les sous-préfectures, sur les bourgs et sur les campagnes. Il faut mettre fin à son empire glauque. Mais combien de temps cela prendra-t-il ? Et en attendant, combien de vies gâchées, dans la honte, la tristesse, la solitude, le mensonge permanent et les plaisirs grappillés ? Je ne peux rien en dire, sinon que Clermont-Ferrand n'est pas près de me revoir pour plus d'une semaine, et consentant...

★ ★

Il me reste un peu d'espace, si mes calculs sont exacts (ils le sont rarement). Ces chroniques paraissent avec trois semaines de décalage et je ne sais ce qui se sera produit sur ce front d'ici à la fin du mois, mais j'aimerais dire un mot, parce que la chose me pèse, sur l'affaire Barbie. La femme de Jean Moulin (la femme de Jean Moulin !) espère qu'il se trouvera un assez bon Français pour assassiner le prisonnier. Bon : Jean Moulin avait divorcé d'elle dès 1928, paraît-il. Mais le sénateur Caillavet, notre cher Caillavet, qui a tant fait pour nous et pour tant de bonnes causes, le sénateur Caillavet souhaite que la peine de mort soit rétablie pour le seul Barbie ! Quelle déception ! Ceux qui devraient être le plus farouchement du côté du droit poussent au meurtre ou bien veulent des lois fabriquées pour un unique accusé, quand déjà il est arrêté ! Ô, mes biens aimés, méfiez-vous de cette hystérie, gardez-vous de cette immonde unanimité, où les complices par lâcheté et par silence hier crient à la mort autant et plus que les vraies victimes (2). Ces passions-là, même quand elles paraissent justifiées, comme aujourd'hui, ne leur donnons jamais cours. Elles accableront demain les amoureux de petits garçons, il y a cinq siècles elles nous faisaient brûler sur des bûchers, elles nous égorgent en Iran, et qui sait... ?

(Ayez la gentillesse de ne pas résumer ces lignes ainsi : « *Il trouve Barbie plutôt sympathique* »).

(1) Voir à ce propos, bien qu'elle ne concerne pas précisément le rapport Paris - province, la dernière lettre (*Heureux !*) de *Gai Pied* n° 55, 5 février 1983.

(2) Simone Weil.

ERRATUM.

Dans l'avant-dernier paragraphe de la *Chronique Achrienne* de *Gai Pied* n° 55, *Tir groupé*, il aurait fallu lire « *la camarde* » au lieu de « *la camarade* » et, cinq lignes plus bas, « *cette ombre fatale* » au lieu de « *cette autre fatale* ». La chronique suivante aurait dû s'intituler *Hombrecitos* et non *Ombrecitos* ; mais cette fois-ci je suis seul responsable.